

La Nouvelle Revue Française

Juin 1979

LOUIS RENOU : *L'Inde fondamentale* (Hermann).

A ceux qui tiennent les obscurités de certain orientalisme pour celles mêmes de l'Orient, aux amateurs d'une Inde d'autant plus « mystique », « mystérieuse », qu'ils la rêvent mieux qu'ils ne la connaissent, un avertissement : ils ne trouveront pas en ces pages rigoureuses de quoi nourrir leurs songes, sevrer leur soif de spirituel ni leur faim d'exotisme. Nul « Saddhū » ne les traverse de sa démarche nue, errante, et la contemplation du nombril ne s'y pratique pas plus que celle d'un indicible vague, à quoi l'on prétend trop souvent ramener la pensée indienne.

Non, ces articles du grand indianiste Louis Renou (1896-1966), réunis par le professeur Charles Malamoud aux fins de leur donner plus large audience que celle des revues spécialisées où ils parurent, visent à toute autre entreprise, certes plus sévère, mais combien plus féconde.

En amont d'un courant spéculatif né avec les Upanishads vers le huitième siècle avant notre ère et devenu de plus en plus abstrait pour atteindre les confins de l'ineffable dans le non-dualisme de Çankara, quelque quinze cents ans plus tard, Louis Renou veut retrouver le socle solide de la pensée indienne, ses assises structurées. Il les trouvera dans les hymnes et les rites du Veda. En deçà de la mystique, la philosophie. En deçà de la philosophie, le mythe. En deçà du mythe, les mots, avec leur chair, leur densité de concret, tout leur poids de réel. Telle est, remontant le cours de la spiritualité indienne, la démarche de Renou, quête des sources d'une « Inde fondamentale ». De l'impensable à la pensée, de la pensée aux mots, des mots à leurs racines.

On retrouve, en cette exigence de solidité, souci et rigueur comparables à ceux qu'avouait Roger Caillois dans *le Fleuve Alphée*. On y décèle même lassitude et commune méfiance à l'égard des idées abstraites, toujours trop incertaines, souvent trop gratuites, même retour aux sources, aux sévères garanties du réel et des termes sobres qui le disent ou le chantent. La métaphysique indienne post-çankarienne enivre facilement les esprits dispos à la « rumination de l'ineffable », et Renou se défiait de ses vertiges, refusait le charme trouble de ses spéculations sans frein ni fin. Non qu'il la soupçonnait de se payer de mots, mais, visiblement inquiet de l'excessive séduction, conduisant à la confusion, exercée sur les intellectuels occidentaux par certains de ces mots : « brahman », « māyā », etc., il en voulait retrouver la précision première, « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » ...des indianistes. Au fronton de tout institut voué à l'étude de la métaphysique indienne, il aurait volontiers gravé : « Que nul n'entre ici s'il n'est philologue. » Et son œuvre certes répond à la fameuse et prophétique injonction de Unamuno : « L'avenir cherchera le rajeunissement de la métaphysique dans la méta-linguistique qui est une véritable méta-logique » (*l'Essence de l'Espagne*, Gallimard, p. 80). Et le même auteur écrivait dans le même texte (p. 62-68) : « La langue est le réceptacle de l'expérience d'un peuple, le sédiment de sa pensée; dans le profond repli de ces métaphores (et les mots, dans leur immense majorité ne sont pas autre chose), l'esprit collectif du peuple a laissé sa trace comme le développement de la faune vivante dans les couches géologiques. » Phrases qui pourraient servir d'exergues très exactes à ce livre où Renou explore les couches les plus anciennes, radiographie les métaphores, observe la coquille des mots. Aussi montre-t-il que le « rtā », l'ordre du monde, son bon agencement, a son origine dans le « rtū » védique qui désigne la régulière succession des saisons. Ou que le terme de « māyā », négatif pour Çankara chez qui il signifie la grande illusion du monde, était positif dans le Veda où il désignait les riches effets du grand « jeu » divin, édificateur du monde. Et Renou conclut : « le cas du mot "māyā" illustre le fait que, dans l'Inde, c'est la pensée

mythique qui est réelle, informante, structurante. La spéculation tend vers l'irréalité et toute la pensée indienne ultérieure s'emploiera à liquider les valeurs réelles (...) qu'à tant de peines le Veda et les Brahmana avaient échafaudées ».

Cette citation pourrait laisser croire qu'existent deux Indes successives, que le solide du Veda se serait brusquement sublimé, avec le Vedanta et Çankara, en une pensée plus « gazeuse », sinon plus « fumeuse », qu'il y eut une Inde mythique puis une Inde philosophique, celle-là structurée par le réel, celle-ci flottant dans le ciel des idées pures. En fait Renou montre bien, et c'est là peut-être l'essentiel de son apport, que dès l'origine, dès les hymnes védiques, coexistent les deux plans. Le rite védique est une action sur la terre à laquelle doit nécessairement correspondre une action parallèle dans les cieux. La poésie des hymnes sera donc par nature à deux niveaux, oscillant entre la terre des hommes et le ciel des dieux, le niveau des dénominations concrètes et celui de l'indicible. D'où l'abondance des mots à double sens, à double détente, l'une pointée vers le « bas », le concret, l'autre vers le « haut », la spéculation. D'où les jeux de mots, la sémantique flottante, les énigmes, que Borges et Caillois rapprochent justement des *Kenningar* scandinaves et où ils voient plus justement encore l'origine des métaphores. La poésie védique est métaphorique parce que symbolique. Et elle est symbolique parce que le symbole a force contraignante. « Envole-toi, ô toux, comme s'envole la flèche », ordonne le médecin tandis que tire l'archer. Et, le trait parti, la toux *doit* également disparaître. Toute la poésie védique est ainsi un « univers à double sens ».

Dès l'origine donc, « l'idéal » et le concret coexistent. Plus tard, se réduira la part de celui-ci tandis que grandiront les prestiges de l'abstraction. La philosophie naît, s'arrache au mythe, conquérant sur lui son autonomie. C'est à ce lent travail de dégagement que nous fait assister Renou. Et c'est pourquoi son livre, loin de ne concerner que les seuls indianistes, retiendra l'attention de ceux qu'intéresse la genèse de la pensée philosophique, l'insensible glissement des mots **aux** idées.

GÉRARD BARRIÈRE